

du redresseur de torts, et telle est sa gloire. Aussi fait-il dire au sage qui voit les hommes et les choses du haut de son expérience :

« Un prince eût-il dompté tous ses vices à lui,
 Régnât-il sur son âme entière,
 Il demeure assiégé par les vices d'autrui,
 Et de son cœur lucide on éteint la lumière.
 Tous les peuples, d'ailleurs, quand l'âge vient pour eux,
 De vieillir sous la tyrannie,
 Les peuples indulgents aux crimes du génie,
 Ne supporteraient pas un prince vertueux. »

Ce que j'admire surtout dans ce drame dont le dénouement est l'assassinat d'Hipparque, c'est le sentiment de la modération et de la justice le disputant sans cesse à l'amour de la liberté.

Aux longs discours, à la prudence indécise qui précèdent l'exécution suprême, aux soins qu'il prend pour dérober à notre curiosité la mort du tyran qui ne nous est connue que par le court récit d'un témoin, on pourrait penser que le poète eût évité cette fin tragique s'il n'eût craint de démentir les faits. Il condamne partout et de toutes les manières le meurtre politique. Il s'épuise en quelque sorte à en démontrer l'horreur et les redoutables conséquences. Les voix les plus autorisées, les raisons les plus puissantes sont pour lui employées à le combattre. Ici c'est le cœur, c'est la sagesse unie à l'honnêteté qui s'écrie :

« Rejetez le poignard, ô jeune magnanime !

 Ce que fait le poignard est défait par l'épée.

 Les vengeances toujours s'enchaînent aux vengeances.

 J'aime la liberté, mais j'abhorre le sang.
